

Cahiers Bernard Lazare

paroles

france
israël
diaspora

politique
histoire
mémoire
société
culture

APRÈS AUSCHWITZ

ROGER DALE :

STRUTHOF

100 vues de la Liberté

Huile sur toile. 1995. Avec l'autorisation
de © Evi Gougenheim / Artplace

5€ (en vente au CBL et à *La Procure*)
Revue publiée avec le concours du
Centre National du Livre

nouvelle série
n° 345
janvier 2013

L'humour juif de Freud à Woody Allen¹

Max KOHN, *Psychanalyste,
maître de conférence à l'Université Paris Diderot – Paris 7*

Mary Jones

Pour mieux cerner le sujet, partons d'une histoire, que j'ai lue récemment dans le *Forverts*² :

Goldstein était ainsi plongé dans son journal lorsque sa femme arriva et lui donna un coup.

« Que se passe-t-il ? »

- Je viens juste de trouver un bout de papier dans la poche de ton pantalon avec le nom Mary Jones.

Goldstein éclate de rire et lui explique :

« Tu te souviens que la semaine dernière, j'ai passé une journée au champ de course ? Mary Jones était le nom d'un cheval sur lequel j'ai parié. »

Quelques jours plus tard, alors que Goldstein était en train de lire son journal, sa femme lui donne encore un coup.

« Que se passe-t-il ? »

- Ton cheval vient juste de téléphoner ! »

Le mot d'esprit que je viens de raconter est à entendre selon ce qui fait à mon avis la spécificité de l'humour juif, c'est-à-dire un certain type de rapport au texte, avec les quatre niveaux d'interprétation de la *thora* : le *pchat* (sens littéral), le *remèz* (sens implicite), le *drash* (sens allusif) et le *sod* (secret).

Au niveau littéral, cette histoire signifie que, pour un auditeur non nécessairement juif, Goldstein prend sa femme non seulement pour un cheval, mais considère les femmes en général pour des montures (l'allusion sexuelle est claire) : il prend sa femme pour une imbécile.

Dans un deuxième niveau d'interprétation, il faut entendre ce que dit cette histoire, publiée dans le journal *Forverts*. Le nom Mary Jones n'est pas

anodin puisqu'il se réfère à la fondatrice des sociétés bibliques en Grande-Bretagne et dans le monde entier. Née le 16 décembre 1784, décédée le 28 décembre 1864, elle était galloise, issue d'une famille protestante calviniste méthodiste. À l'âge de 15 ans, elle fait 15 miles à pied dans la campagne galloise pour acheter un exemplaire d'une bible gaélique à Thomas Charles. C'est à partir de cet événement mythique que se fondent les sociétés bibliques dans

« Le mot d'esprit yiddish restitue les sensations archaïques dans un entre-corps et un entre-langues. »

le monde entier. L'évocation de ce nom dans cette histoire est donc religieuse. Au-delà de la relation avec cette femme qui serait la maîtresse de Goldstein, il y a l'évocation d'une figure historique qui renvoie à une critique plus implicite. C'est-à-dire qu'à partir du moment où l'on a une figure qui incarne une sorte de dimension religieuse féminine à l'origine d'un mouvement, il faut s'interroger sur la valeur de ce mouvement. C'est une critique implicite de tout ce qui peut accompagner un mouvement religieux à partir du moment où l'on considère que la Bible est la Vérité révélée. Est-ce que c'est cela le judaïsme ? À partir d'un texte sacralisé, on opère sa diffusion parce qu'il contient une vérité. Toute la tradition juive vient montrer au contraire qu'il y a aussi l'usage consistant à décoller du texte, du sens littéral. Et d'une cer-

taine façon, c'est aussi ce que fait cette histoire. Selon le sens allusif, il ne faut pas coller aux apparences qui montrent un homme avec une maîtresse selon la femme de Goldstein, une femme qui détient la vérité (Mary Jones)... Ce qui compte c'est le mouvement d'interprétation du texte.

Quel est le secret (*sod*) ? Le *sod* est au fond toujours la même chose dans ces histoires et c'est aussi cela que rejoue l'humour juif. En effet, il y a un secret qui est celui d'une relation à l'autre que l'on ne possède pas. Parce qu'il y a quelque chose d'indécidable, d'inconnaissable dans la relation à l'autre. Dans la psychanalyse, on appelle cela un transfert. Celui-ci se met en place dès le début des cures : on est le porteur du transfert comme disait mon analyste Philippe Lévy³. Le porteur du transfert qu'est l'analyste est dans une situation où il ne sait pas exactement à quelle place il est : il doit analyser en permanence le transfert qui change tout le temps. Ce qui est vrai dans la cure est vrai également dans la tradition juive à partir de ce mouvement qui consiste à décoller des apparences, à décoller du texte pour ouvrir sur la relation à l'autre.

Mot d'esprit et humour

Cette histoire repose sur le principe du mot d'esprit. Il faut distinguer le mot d'esprit de l'humour. Pour cela, on peut partir de Freud. Le mot d'esprit repose sur un rapport à un tiers qui est un auditeur, celui-ci pouvant se trouver à différentes places pour entendre une même histoire. Le tiers en tant qu'auditeur a une position d'analyste sans être analyste et il rejoint la position du bébé qui est en position d'analyste sans être analyste. Le mot d'esprit est structuré

comme une séance d'analyse, mais ce n'est pas une psychanalyse. Il manque tout le dispositif. Le mot d'esprit produit de multiples auditeurs de l'histoire avec une écoute différente, de nombreuses oreilles. L'analyse du mot d'esprit produit la psychanalyse, un retour du sujet de la parole sur la langue qu'il parle et la possibilité d'analyser le transfert à une langue. Au départ il y a un enfant - le mot vient du latin *infans* - celui qui ne parle pas. Un enfant baigne dans des langues, mais il ne sait pas parler, il n'a pas de langue. Il l'apprend. Faire une analyse, c'est apprendre une langue que l'on ignore et que l'on ne partage pas avec l'analyste même si on parle la même langue d'usage. On ne se comprend pas. Le malentendu existe. Analyser le transfert à une langue, c'est reconnaître cela et ne pas se fixer sur une langue. Ce qui compte, c'est comme le disait Jean-Toussaint Desanti⁴, l'écart à une langue. Et c'est ce dont témoignent les judéo-langues dont le yiddish pris dans des contextes multilinguistiques propres à la tradition juive.

Que l'autre soit un tiers et qu'il soit un tiers en position d'auditeur, d'allocutaire latéral destinataire d'un message purement significatif, voilà qui fait événement⁵.

Le yiddish est une expérience clinique du langage

Le yiddish est une expérience clinique du langage, des langues, de « la langue » dont parle Lacan⁶, la langue des origines, la langue fondamentale, la langue archaïque qui fait lien avec le corps de la mère, se traduisant par toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques. Le yiddish parce qu'il est pris entre la langue d'État et la langue de la loi comme les autres judéo-langues, fait jouer le lien inachevé entre le signifiant et la lettre dans un rapport à un texte au sens infini, dans une langue sans territoire où le corps et l'entre-corps, pour reprendre l'expression de Jean-Toussaint Desanti⁷, sont centraux. Le mot d'esprit yiddish restitue les sensations archaïques dans un entre-corps et un entre-langues, qui ne se réduit à aucun langage, à aucune langue fondamentale.

Avant la Shoah, le yiddish était une langue solidaire d'un lien social vivant. Après la Shoah, ce n'est plus le cas. Les locuteurs naturels ne sont plus nombreux, mais rien n'est joué pour

l'avenir. Les locuteurs auraient parfaitement pu vivre, ils sont morts pour rien, ils auraient pu continuer à parler cette langue parmi bien d'autres, ou se taire, l'inventant dans un interstice, parce que la Shoah aurait pu ne pas avoir lieu. Il faut une langue un peu stabilisée pour pouvoir se taire. Ce qui compte, ce n'est pas de parler une langue, mais de pouvoir se taire dans une langue pour s'entendre. Le monde ashkénaze ne se réduit pas à la langue yiddish. Il peut par exemple y avoir de l'humour juif chez Woody Allen sans véritable présence du yiddish.

L'humour juif

Le mot d'esprit est la contribution de l'inconscient au domaine du comique⁸. Comique vient du latin *comicus*, du grec *komikos* ; le latin *comedia* signifie « une pièce de théâtre ». L'humour est la contribution du comique par le moyen du surmoi⁹. Toute la dimension théâtrale des acteurs passe par ce que Freud appelle le Surmoi (*Über Ich*) : au-dessus de soi il y a une

« Il peut y avoir de l'humour juif chez Woody Allen sans véritable présence du yiddish. »

instance qui hérite des normes, d'une tradition et avec laquelle joue l'humour. Dans cet article sur l'humour de Freud, il n'y a pas de réflexion précise sur l'humour juif. Il souhaite se situer, comme pour l'inconscient, dans une dimension universelle.

L'épargne d'affect est centrale dans l'analyse de l'humour dans le mot d'esprit par Freud, mais quand il parle de l'humour de manière plus générale, il le considère comme le triomphe du narcissisme (*Triumph des Narzissimus*), triomphe du Moi (*Triumph des Ichs*), triomphe du principe de plaisir (*Triumph des Lustprinzips*). Il s'y joue un démenti de la réalité, une affirmation du principe de plaisir, et c'est un moyen de défense contre la possibilité de la douleur, ce qui le rapproche de processus réactionnaires dans la psychopathologie.

Les exemples que Freud prend sont alors ceux de la névrose, de la psychose, l'ivresse, le repli sur soi et l'extase et il parle ensuite de la paranoïa,

de la manie et de la mélancolie.

Le mot humour renvoie au latin *humor* (substance liquide élaborée par un corps organisé). L'humour est un ensemble de dispositions, des tendances dominantes qui forment le tempérament, le caractère que l'on attribuait autrefois à la composition, au rapport des humeurs du corps. C'est une disposition à l'ironie, à la plaisanterie. Pour Freud, l'essence de l'humour consiste à s'épargner les affects auxquels la situation devait donner lieu. On se met au-dessus grâce à des plaisanteries. Et c'est ce que l'on voit dans l'œuvre de Woody Allen exemplaire d'un nouveau type d'humour qualifié de juif new-yorkais et qui n'est pas le même que l'humour juif d'Europe centrale même s'il reprend l'essentiel : cette frontière entre le mot d'esprit et l'humour où l'on ne colle pas au sens des choses telles qu'elles apparaissent n'est pas si simple à saisir. Et la distinction entre humour et mot d'esprit est compliquée parce que leurs liens sont souvent très emmêlés. ■

(à suivre)

1. Intervention aux Journées européennes de la Culture et du Patrimoine juifs - France, au Cercle Bernard Lazare le 2 septembre 2012.

2. Forverts, August 3-9, 2012, volume CXV, n°31, 923 p. 8.

3. Lévy, P., Créativité, psychothérapie. Etude épistémologique et critique de la genèse de la notion de psychothérapie et de l'évolution de l'agir psychothérapique (Thèse de Doctorat d'État sous la direction de Yves Baumstiller, Université Paris 13, 1991. Lévy, P., Le psychanalyste et les quelques autres. Essai sur le psychanalyste et son institution, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1996

4. Desanti J-T., *La Peau des mots. Réflexions sur la question éthique*. Conversations avec D-A. Grisoni, Paris, L'Ordre philosophique, collection dirigée par A. Badiou et B. Cassin, éditions du Seuil, 2004.

5. Kaufmann P., « Freud : la théorie freudienne de la culture » in Châtelet F., *Histoire de la philosophie*, le XXe siècle, tome 8, Paris, Hachette Littérature, 1973, p.66.

6. Lacan, J., *Encore*, Le Séminaire, Livre XX, Paris, Seuil, 1975.

7. Desanti, J.-T et Desanti, D. avec R.-P. Droit, *La Liberté nous aime encore*, Paris, Odile Jacob, 2001.

8. Freud, S. (1905), *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten* (Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1978). Traduction française de l'allemand par Marie Bonaparte et le Dr M. Nathan, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1971.

9. Freud, S., « Der Humor » in *Gesammelte Werke*. XIV, 1925-1931, p. 388. Cet article se trouve également en appendice du livre de Freud, S., *Le Mot d'esprit, ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, 1971, pp. 367-376.